

# Au Béguinage.

## I.

Assise à sa fenêtre, Line travaille sa dentelle avec zèle. Ses mains agiles courent sur le carreau, se hâtent, jettent les bobines pendues à leurs fils blancs et piquent les aiguilles de cuivre, serrées en bataillons sur un coussinet. Les fuseaux s'entremêlent, se croisent, s'échangent, avec un bruit de grêle, sur le carton bleu où se forme la dentelle, au caprice des fils entremêlés.

L'horloge sonne solennellement. Le long balancier de cuivre oscille, digne et sérieux. Au mur, le canari dans sa cage rentre le cou comme une vieille femme malade. Le pauvre souffre de la mue. Quel calme, quelle paix, dans la petite demeure. Rien n'y bouge que ces bruissants fuseaux et le grave tic-tac du temps, qui s'écoule, lent et uniformément gris.

Line écarte le rideau de la fenêtre. Ses doigts minces frottent la buée des vitres, et par une petite place lucide elle peut épier la rue tranquille du béguinage.

Que tout y est paisible !

De propres maisons y forment des ruelles grises comme le ciel gris. Les murs aveugles des courettes, avec leurs petites portes basses et cintrées, protègent les maisonnettes de leur pure blancheur. Par-ci, par-là, la tête embroussaillée d'un arbre fruitier se montre par-dessus le mur d'un jardinet. Entre les fenêtres des étroites façades, se tordent les bras feuillus de quelques vignes.

Parfois, un hardi moineau se laisse choir de la gouttière sur le pavé gris et sautille dans l'herbe savoureuse poussée aux interstices des pavés.

Le Béguinage est là, enclos de tous côtés, dans un grand repos, dans un calme rêve.

Deux vieilles tournent le coin, trottinent dans la rue, et passent, cachées dans leurs mantes, aux larges capuches rabattues sur leurs visages.

— La messe est finie, se dit Line.

Son imagination lui montre avec précision la petite église du Béguinage, sa façade rose et ses vitraux de couleur, et elle sait tout ce qui vient de s'y passer.

Le murmure de l'orgue, sourd, solennel, s'y est élargi jusqu'à un vaste chant de paix, s'élevant dans l'espace, en grandes ondes. Dehors, dans les gouttières, s'égosillent les moineaux irrévérencieux. A l'intérieur, les jolies voix légères des béguines sonnent clair, mêlées à l'orgue majestueux.

Line sait que les gens se répandent par la porte ouverte, elle devine l'encens qui s'échappe avec les premiers qui sortent.

Elle sait, elle sent, elle voit tout ! Les vieilles, tordues de rhumatisme, descendent péniblement les marches de pierres, oscillant, comme des cloches dans leurs mantes noires. Les petites béguines agiles, ailées de coiffes blanches, les mains perdues dans leurs larges manches, sortent avec les orphelines vêtues de gris. Un gros curé rouge surveille tout cela d'un œil bienveillant.

Les vieilles se groupent un moment, chuchotent avec des gestes pointus et hochent la tête d'un air entendu. Bella Franck, la vieille femme qui partage la maison de Line, revient aussi. Au seuil de sa demeure, derrière l'église, se trouve Jan le Hollandais. Line voit cela d'ici. Il salue Bella de la main avec un regard qui veut dire : « A tantôt ». Car Line sait bien qu'il viendra tantôt.

Et voilà que Bella rentre vraiment ! Elle traverse le jardinet et regarde les fleurs : la passe-rose, tissant ses pétales pourpres sur ses hampes flexibles ; le pied d'allouette bleu, les bigottes blanches ou tachetées de jaunes et les beaux hortensias roses.

La rentrée de Bella apporte un moment de vie dans la petite demeure. Elle met son gros livre de prière sur l'armoire et pend son chapelet près de la fenêtre où se trouve sa chaise.

Maintenant, elles travaillent toutes les deux, le carreau à dentelle sur les genoux, les doigts agiles parmi les fuseaux vifs et sautillants.

Le silence s'est rétabli. L'armoire est ornée de la Sainte Famille entre Saint Roch et Saint Antoine de Padoue, trônant sous leurs globes en verre. On y voit aussi quelques photographies jaunies. Le côté opposé, au-dessus de la cheminée, est occupé par un crucifix noirci par la fumée, auquel pendent les grosses boules de bois d'un énorme rosaire.

Line et Bella habitent depuis bien longtemps ensemble cette calme petite maison dédiée « Au doux nom de Jésus ». Elles vivent sans souci leur simple vie, priant pour le salut de leur âme dans cet au-delà dont elles attendent toutes les joies que la terre leur a refusées.

Line reste seule de cinq sœurs pour lesquelles elle s'est dévouée toute sa vie. Trois sont mortes, la quatrième, mariée, habite bien loin, dans le vaste monde, au pays wallon.

Line a quarante-cinq ans. Mais, parcheminée, noueuse, on lui en donnerait bien soixante. Bella, l'ancienne patronne du « Courrier », est une vieille, malade, de près de soixante-dix ans. Elle s'est usée au travail pour ses enfants et pour son mari, loueur de voitures. Elle les a vu porter tous au cimetière. Vivant de ses maigres économies, priant tout le long du jour, elle ne s'occupe plus que de son âme.

Elles sont là, à la fenêtre, le carreau à dentelles sur les genoux, travaillant sans répit, sans lever les yeux. Des pas retentissent tout à coup sur le pavé, des sabots de bois sonnent clair.

— Jan est là, dit Line.

Il arrivait, un pot de couleur à la main.

— Allons ! Au travail ! dit joyeusement le vieux peintre, avec un amical regard aux dentellières.

— Evitez les éclaboussures, Jan, dit Line au vieil homme, et ne tachez pas vos vêtements. Prenez ce tablier, et mettez-le.

Elle lui montrait une chose bleue, pendue à une chaise.

Jan essaie de mettre le tablier en nouant les cordons par derrière, mais il est tout empêtré, à cause de ses bras un peu raides, un peu gourds.

— Attendez, Jan, je vais vous aider.

Line pose son carreau sur sa chaise et se met en devoir de nouer le tablier à la bonne petite panse du vieil homme. Lui trouve que c'est bien agréable qu'on vienne ainsi à son secours.

Il faut qu'il repeigne la porte. La couleur verte en est toute salie, le soleil d'été l'a détachée et crevassée. Jan se contente d'y étendre de la couleur, sur poches et fentes, de long en large, de bas en haut, et en diligence !

Le calme se rétablit dans la maison et dans le jardinet. Le chat noir s'y faufile sans bruit en se frottant aux murs, et vient se pelotoner aux pieds de Bella, qui marmotte des prières.

Maintenant, Line travaille avec beaucoup de courage et très vite ! Un reflet joyeux luit dans ses yeux. Un rayon de soleil illumine tout, à cause de ce vieux peintre, occupé à frotter de la couleur verte sur la porte.

Line voit bien remuer les lèvres de Bella, mais elle-même ne prie plus. Tandis que ses doigts vifs courent parmi les fuseaux, ses pensées s'envolent bien loin du Béguinage. Elle se promenait quelque part, et son cœur était jeune... Puis, tout à coup, une grande tristesse l'enveloppait, car elle savait qu'elle n'avait point eu de jeunesse ! Et jamais, jamais, la jeunesse ne reviendrait. Toute sa belle jeune vie, elle l'avait laissé s'écouler sans connaître le bonheur, le vrai, le grand bonheur !

Oh ! ces longues et amères journées d'autrefois, ces nuits soucieuses ! Sur elle reposaient tous les soins de la

dure vie, sans un seul répit pour se souvenir qu'elle aussi était jeune et possédait un cœur, comme les autres filles. Jamais elle n'avait eu d'amies. Ni kermesses, ni fêtes, ni réjouissances, n'avaient existé pour elle. Et quand enfin elle avait été seule, elle était âgée de quarante ans, et vieillie par les travaux trop durs. Elle usait maintenant au Béguinage, de l'une année à l'autre, sa vie incolore, sans joies et sans douleurs.

Comment donc est né en elle ce sentiment nouveau caché dans son cœur... Elle n'ose ni s'interroger, ni se regarder. Elle craint même d'y penser, mais elle laisse la douce joie si tranquille, passer en elle... Et de temps en temps elle regarde ce solide peintre, au regard malin, aux yeux pétillants... Puis elle repart en promenade par des champs en or, des moissons onduleuses, et elle entend, haut dans l'air, un chant de jubilation sonnante avec le cri joyeux de son âme simple.

Et ses doigts courent inlassablement et elle se sent redevenir jeune. Son cœur a dormi longtemps, mais maintenant elle va avoir sa part des joies humaines.

Pourtant tout cela est encore si secret qu'elle même ne distingue pas bien ce qui naît dans son cœur et la rend si heureuse.

Jan, sans lâcher le pinceau, prend un moment de repos.

Ce Jan est encore un solide gaillard, des joues fleuries, un gros cou à bourrelet, une belle, ronde corpulence. Et quel joyeux bonhomme ! Il ne porte pas plus de quarante ans, bien que la cinquantaine soit largement passée.

Il habite depuis longtemps le Béguinage, près de l'ancien cimetière. Veuf depuis deux ans et tout à fait seul. C'est un de ces braves types connaissant tous les métiers. Il se rend utile en aidant les vieilles du Béguinage à ceci puis à cela. Mais à tout, il préfère de travailler pour Line et Bella.

Les autres bigotes, à l'affût derrière leurs petits rideaux, épient chacun de ses pas, et de bavarder ! Line se doute

bien que des cancans courent sur elle. Mais elle pense que ce n'est que de l'envie à cause de son petit pécule, et pour sa maison si jolie. Les chipies chuchotent entre elles quand Jan fait des courses hors du Béguinage pour le compte de Line et se récrient en les voyant causer ensemble à l'entrée ou à la sortie de l'église. Elles l'ébruitent aussitôt et de méchants propos courent de maison en maison.

— Ce vieux fou de Jan de Saint Rumoldus ! Il a bientôt soixante-dix ans et vous verrez que ça se mariera encore ! Quelle honte ! A peine sa femme est-elle morte ! Que dira Monsieur le Curé s'il l'apprend ? On devrait interdire l'entrée du Béguinage à des hommes comme cela. Il n'en veut qu'aux quatre sous de Line. La vieille sotte ! Que ne devons-nous pas encore voir !

Lineke ignore tout cela. Elle ne sait pas que la tranquille joie, si profonde, et presque inconsciente, cachée en son âme, est vilipendée par ces mauvaises langues.

La veille, un faible écho des bavardages a atteint Jan. Rosa de Sainte Appolonie lui a dit d'un ton moqueur :

— Jan, votre bonne amie est venue tantôt à votre porte.

Jan a laissé glisser magnanimement ces méchantes paroles, sans répondre. Mais par un petit détour, vite, il s'est rendu chez Line pour lui demander ce qu'elle désirait.

C'est pourquoi il peignait maintenant cette porte en vue de la procession qui sortirait dimanche.

Le vieil homme aime que Line l'aide à attacher le tablier bleu ; il désirerait qu'elle l'aidât encore et il veut bien peindre tous les jours des portes pour elle. Mais il n'en dit rien !

Il regarde le ciel. Le temps, azuré depuis longtemps, s'est couvert. Une chaleur terrible avait régné et chaque jour on aspirait à la pluie.

— Enfin il pleuvra aujourd'hui, dit Jan.

— Oui, il pleuvra, dit Belleke en regardant par-dessus ses lunettes. C'est aujourd'hui Sainte Marguerite.

En effet, peu après, de petites gouttes se mettent à

suinter, à crachoter, puis grandissent et s'arrondissent en bienfaisante averse.

— Ça fera du bien, dit Jan et il sort, le tablier bleu flottant à ses jambes.

Il s'arrête à la porte du jardin, regarde la ruelle tranquille où les gouttes dansent sur les pavés. Line sort aussi, regarde le ciel et se réjouit à sentir les gouttes lui piquer le visage. Jan la voit venir et lui sourit.

— Line, lui demande-t-il soudain, savez-vous ce que Rosa de Sainte Appolonie m'a dit hier ?

Line le regarde étonnée :

— Cette mauvaise langue ? dit-elle négligemment, que voulez-vous que cela me fasse ?

Jan se rapproche et chuchote, car Line seule doit l'entendre :

— Votre bonne amie est venue tantôt à votre porte.

Line baisse les yeux, regarde les fleurs et ne répond rien.

Elle se sent fâchée... blessée... Pourtant ces mots chantent en elle : « Votre bonne amie », la bonne amie de Jan ! Elle ne s'avoue pas le plaisir qu'elle en a, ni qu'elle voudrait entendre cela encore.

Elle rentre et s'acharne au travail, sans lever les yeux, sans parler. La pluie perle aux fenêtres et elle l'entend battre le feuillage poussiéreux.

Jan continuait à peindre, promenant son pinceau de haut en bas, tout en épiant la dentellière. Il regrettait d'avoir parlé. Il se demandait pourquoi il l'avait dit, pourquoi il avait fait fuir la joie tranquille qui régnait... Et il se traitait de brute et d'imbécile.

## II.

Quelle affaire au Béguinage ! Les diligentes petites béguines aux sonnants sabots ; les vieilles tordues de rhumatismes ; les vieux aux membres gourds et noueux ont bien travaillé toute la semaine ! On a repeint en vert portes

et fenêtres, on a gratté la mauvaise herbe aux jointures des pavés... Vendredi, et hier, samedi, on a tout savonné, lavé, astiqué, on a jeté l'eau à pleins seaux, de tous côtés, dans tous les coins, puis on a frotté à grands coups de brosse hérissée et de durs balais. Maintenant tout luit de propreté. Le soleil, dans le ciel, sourit joyeusement, couvre les maisonnettes des beaux rayons de sa gloire, éparpillant des taches d'or sur les murs et dans les rues.

Quel temps béni pour la procession de Sainte Margot ! Dimanche et fête patronale de l'église. Les trois couleurs nationales, mêlées au jaune du drapeau papal, arrondissent leurs plis de fête au Béguinage. Dans chaque maisonnette on s'agite à tout parer, à tout orner de fleurs éclatantes et de guirlandes en papier.

Line a communiqué ce matin, car elle prendra part à la procession. Elle se paie un bel œuf frais à déjeuner, écrase la coquille entre ses doigts maigres, et, vite, quitte la table.

— Nous avons encore beaucoup à faire, Bella, dit-elle. Dépêchons-nous, onze heures sonneront bientôt !

Elles se hâtent en silence. Il faut ranger, laver, cueillir des fleurs, remettre bien en place chaque meuble, chaque petit objet. Renfermée dans le monde de sa propre pensée, chacune besogne à part, pour son compte.

Mon Dieu ! Comme Line est désillusionnée ! Cette belle procession d'aujourd'hui, elle y pense depuis un an, et maintenant elle n'y trouve plus rien de particulier. Ce qu'elle en fait... C'est pour faire comme tout le monde, dans toutes les maisons, tous les ans.

D'où lui vient cette mélancolie ? Et pourquoi la douce chanson : « Votre bonne amie... la bonne amie de Jan » ne sonne-t-elle plus le bonheur dans son âme ?

Depuis qu'il a parlé en peignant la porte, Jan n'est plus revenu. Chaque jour elle l'attend joyeusement, chaque jour amène une déception.

Pourquoi ne vient-il plus ? Ç'avait été si beau ! Elle avait été confuse, interdite, à cause de toutes ces choses nouvelles et étranges qui faisaient intrusion dans sa vie, et



*Line le regarde étonnée... (Page 79)*

qu'elle avait toujours ignorées ! Jan était reparti, gauche, embarrassé, réellement déconfit... Dieu ! Serait-il malade ? Cette idée la transperce, et elle se laisse choir sur une chaise, fixant, sans le voir, le bouquet placé dans un verre d'eau, devant la Sainte Famille.

— Mais, non... C'est impossible ! Elle l'aurait su ! Personne ne peut être souffrant au Béguinage sans que chacun le sache aussitôt. La nouvelle court les rues de porte en porte. Non. C'est impossible !

Aujourd'hui, à la procession, elle le verra. Elle se demande ce qu'elle va lui dire. Et, tout à coup, elle s'aperçoit qu'un événement est en train d'arriver... Oui. Quelque chose va se passer. Elle le pressent, mais elle ne sait ni quoi, ni comment.

Sur l'armoire, les bougies brûlent devant les saints. Les bouquets sont prêts : de belles roses — trémières rouges, venant du jardin de Thérèse de Sainte Anna. Sur la table, trônent de hauts cierges dans les chandeliers d'étain, ornés de nœuds en papier de couleurs.

— Arrosons encore le seuil, Lineke, ce sera si joli, si frais !

Prenant l'arrosoir de sa main gauche, la vieille fille se rend à la pompe. L'eau vient mal, à petites goulées, sans force, pauvrement.

— La pompe est détraquée, se dit Line en arrosant largement les pavés devant sa demeure.

Quand elle veut remplir une deuxième fois l'arrosoir, l'eau ne vient plus du tout. A chaque coup de pompe inutile, à chaque sifflement, à chaque gargouillement dans le tuyau, un élan de joie monte dans le cœur de Line. Elle n'en dit rien. Elle le garde pour elle, comme un secret charmant.

— Tantôt, quand je verrai Jan, je lui demanderai de venir pour réparer la pompe.

Ah ! Elle a maintenant quelque chose à lui dire et il viendra !

Line a une figure rayonnante. Elle est debout au milieu de la chambre, en corsage de dessous tout frais, en jupon

blanc empesé. Bella tire de l'armoire une légère robe de mousseline blanche, et la passe comme un nuage, au-dessus de la tête inclinée de Line. Et voilà, dans tout son éclat, la vierge âgée, en robe de fête, et telle qu'elle marchera, tantôt, dans la procession, avec cinq compagnes, portant sur les épaules, la châsse de Sainte Marguerite. Un choix de six vieilles femmes célibataires. Line est la plus jeune ; la servante du curé, soixantaine sonnée, la plus ancienne.

Line agraffe sa ceinture rouge-brique, avec un grand nœud, et de longs pans jusqu'à terre.

Bella, furetant dans un tiroir, y prend une petite boîte, d'où elle tire de lourdes boucles d'oreilles en or. Puis elle retourne à Line pour les lui passer de ses doigts secs et tremblants. Line, les yeux dans la vague, se laisse faire patiemment. L'oreille droite est tout de suite ornée. A gauche, la vieille Bella n'y parvient pas.

— Il y a si longtemps, soupire-t-elle. Il faudrait un peu d'huile fine... Je vous fais mal ? Ah ! mon Dieu ! le petit trou est refermé...

Il faut y renoncer. Line ira sans boucles d'oreille à la procession !

Tout en se hâtant vers l'église, elle met ses gants de filoselle. Elle pense à cette pompe partant à faux, il lui semble entendre encore cette eau gargouillante jaillir en hoquetant du tuyau !...

— Je lui dirai de venir pour la pompe...

C'est comme une petite chanson qui saute et danse dans sa tête et qui fait briller ses yeux.

— Bonjour ! crie-t-elle amicalement à Polydore, le vieux sacristain qui accrochait un candélabre de bois au mur de son jardinet.

Il allume déjà les chandelles.

— Quel beau temps, n'est-ce pas !

Les drapeaux claquaient aux fenêtres. Une rumeur de fête courait les rues. Line disait bonjour à tout le monde ! Les mères encombrées de marmaille attendaient joyeusement la cérémonie en se promenant. Toutes les petites

filles en blanc, aux souriantes figures enfantines, prendraient part à la procession.

— Bonjour, Fientje !

Fientje de Sainte Barbe, puisait dans une caissette à cigares de menus papiers de couleur, qu'elle jetait au milieu de la rue, à la volée.

Les pavés disparaissaient sous le sable blanc, tacheté de rouge, de bleu, de vert, de jaune ; un tapis de fête pour la procession.

Autour de l'église règne une grande agitation. Les vieux musiciens, en longues rédingotes, leurs clarinettes et leurs instruments de cuivre sous le bras, attendent, à l'ombre des petites maisons.

De l'Orphelinat d'en face sortent des fillettes au visage timide, en petites robes blanches qui se dépêchent et cherchent chacune sa place.

Line s'approche respectueusement de la belle châsse, posée au milieu de l'église sur un brancard de bois noir. Ses compagnes sont déjà là, qui l'attendent, agenouillées sur leurs prie-Dieu.

Line sera placée devant, au milieu, la bandouillère blanche pesant légèrement à son épaule. Elles attendront dehors que tout soit prêt. Le menuisier qui les suit glisse des chevalets de bois sous la châsse dorée. Le soleil y scintille, allumant des rayons sur les médailles d'argent, brinqueballantes à leurs rubans. Le soleil bouge sur les anges d'or qui soutiennent le buste étincelant de Sainte Marguerite.

Rangées autour du brancard, Line et ses compagnes agitent leurs chapelets qui s'égrènent en forces « Aves ».

Oh ! Voyez ! Les hommes du Béguinage sortent de l'église et descendent les marches de pierre, portant les lanternes allumées... Parmi eux, Jan. Le chef découvert. Il regarde de loin Line en prières et il lui dit bonjour d'un signe de tête. Tout cela, en un instant !

La procession s'étend, tourne, se détourne, ondule, par les étroites ruelles. Le soleil brille, reluit, caresse les éten-

dards de velours précieux et de broderies d'or, les belles franges, les perles vertes et mauves, les scintillantes pierres où s'allument des prismes. Toute la riche coloration des processions rayonne dans un été de glorieuses couleurs.

En tête vont priant deux rangs d'orphelins, ensuite, des fillettes en blanc, puériles vierges aux ceintures rouges, pourpres ou bleues, une petite couronne dorée sagement posée sur leurs cheveux frisés. Elles marchent respectueusement, tenant dans la main droite les rubans qui descendent des bannières aux surabondantes couleurs, ouvrées d'or et d'argent, pleines de soleil. Puis s'avance, en robe d'apparat, en manteau de velours grenat, la Sainte Vierge, avec l'Enfant Jésus, que portent sur leurs épaules quatre jeunes filles de blanc vêtues.

La tête onctueusement baissée viennent ensuite les six vieilles filles. Blanches comme neige, avec des ceintures rouges vif, dignes, priantes, elles soutiennent la précieuse châsse, qui rutille, chargée de guirlandes et de rubans verts, topaze, rubis, et qui renferme, scellés de cire rouge, les Saints ossements.

Derrière Line, lanternes ballantes à la main, viennent les vieux hommes courbés. Ils escortent le baldaquin d'or rayonnant sous lequel s'avance le prêtre, avec le Tout-Puissant, dans un nuage d'encens bleu...

Line devine tout ce qui se passe derrière elle. Jan vient le premier, et elle sait qu'il la regarde parfois.

Pendant que la vieille fille marche ainsi, tête inclinée, chapelet en main, elle ressent une joie pieuse à cause de tout ce qui arrive. Elle est heureuse pour cette lumière si belle, pour ce luxe d'or autour d'elle, pour ce scintillement, pour ce rayonnement solaire, et elle se redit doucement qu'elle lui parlera après la procession, qu'elle lui demandera... au sujet de cette pompe...

Ses pensées s'envolent. Oui, elle lui demandera de venir. Il sait très bien réparer les pompes ! Il a une espèce de long crochet. Il vient les soirs d'hiver, et retire le piston pour empêcher l'eau de geler la nuit dans les tuyaux.

Line fronce les sourcils et chasse ces idées-là. C'est mal, elle le sait bien, de permettre à sa pensée de s'égarer ainsi parmi les choses de la terre, tandis qu'elle porte les Saints ossements.

Et elle recommence à prier dans une tranquille et heureuse piété, à cause de toutes ces belles choses qu'il y a, à cause de tout ce qui allait arriver encore. Voilà que la musique éclate ! Parmi les ruelles antiques et charmantes, parmi ces vieilles gens, ces cierges allumés, ces fleurs aux fenêtres, ces sons solennels d'une lente marche de procession : c'est divinement beau ! C'est un délicieux accueil au pur et lumineux bonheur que Line atteint, qu'elle est enfin sur le point d'atteindre.

La procession est revenue à l'église où, tout à coup, il y a foule. Et, au moment où le Très-Haut y rentre, l'orgue se déchaîne en tonnerres joyeux.

Line s'agenouille près de la châsse. Le prêtre, entre deux rangées d'hommes, la dépasse. Jan la frôle. Elle admire comme il va fièrement, en costume noir, avec ses beaux cheveux gris. Elle aperçoit ses joues rouges, elle voit sa confortable bedaine serrée dans son gilet. Eh bien ! ce Jan est un solide bonhomme ! Allons, il faut écarter ces pensées. Elle enfouit son visage dans ses mains à cause de tout le mal qu'elle est en train de commettre, car, soudain elle s'est rendu compte que c'est un grand péché de penser à tout cela dans l'église, à côté de la châsse aux saintes reliques !

Et un sombre petit nuage passe sur son lumineux bonheur.

Le soleil, glissé obliquement par les verrières, s'éparpille sur la foule bigarrée. Le *Tantum Ergo* éclate avec solennité, puis le silence s'établit, si oppressant, pendant la bénédiction, qu'on en a la respiration coupée !

Line, troublée, entend le bruit des chaises déplacées et le piétinement de la foule qui se presse, se pousse et se porte avec une calme puissance vers les portes ouvertes.

Au seuil, Line se trouve tout à coup près de Jan, et il

l'accompagne un bout. Mais, lorsque, sortie de la presse, la vieille fille en blanc veut parler de la pompe, sa gorge se serre, elle ne peut dire une parole, car elle sent confusément que quelque chose va se passer.

Et Jan dit cette chose qui depuis quatre jours lui bourdonne dans la tête, et cherche à en sortir. Il dit ceci :

— Line, les gens en jasant depuis si longtemps... Voulez-vous que nous nous mariions ?

Ces mots font affluer tout le sang de Line à son visage.

Jan, décontenancé, n'ose la regarder. Ils sont seuls. Le vieux bonhomme baisse les yeux et se tait.

Line reste là, immobile, ne sachant que dire, ni s'il faut se réjouir... Puis, elle balbutie, ne sachant d'où lui viennent les mots, des mots qui sonnent étrangement dans ses propres oreilles :

— Jan... les gens... que va-t-on dire ? Je n'ose.

Puis, elle ajoute :

— Je veux y réfléchir, Jan, puis, je verrai.

Son naïf cœur lui criait joyeusement :

— Dis oui, Line, dis oui !

Et pourtant elle est là, embarrassée, cette Line en vêtements blancs, avec ce sentiment inconnu vivant dans son cœur.

Ils s'en allèrent chacun de leur côté, comme d'ordinaire... comme d'ordinaire, comme si rien ne s'était passé !

Et pourtant c'était *cela*, la chose extraordinaire que Line avait pressentie, cela la chose inconnue et belle qu'elle portait en elle depuis longtemps.

Tout s'est dénoué soudain. Tout ce que Line voit semble revêtu de splendeur. Elle va légèrement, le long des maisons, et une chanson admirable, indiscible, pleine de bonheur, une merveilleuse chanson d'amour bruisse dans son âme simple.

Au tournant de la rue, voici, le long d'un mur, un Christ de granit, couronné de cruelles épines. Il est étendu sur sa dure couche de dalles. Line s'agenouille sur le banc

de pierre et récite cinq paters et cinq aves. A travers le grillage qui l'entoure, elle voit le Sauveur couronné, elle voit perler le sang à son front, ses yeux éteints et tristes la regardent, elle, la fille vierge, vêtue de blanc, agenouillée, en robe de mousseline bouffante. Alors, elle lit ces mots à demi effacés, gravés dans la pierre sous la figure du Christ :

O Jésus, puissé-je toujours  
Être à toi en peine comme en amour.  
Puissé-je fidèlement  
Te dévouer mon cœur.  
Afin que jamais je ne craigne,  
N'aie de peur ni d'accident  
Vienne malheur me menacer  
Ou bien souffrance.

Line lit et relit ces mots, et lentement son bonheur ensoleillé fond, s'affaiblit, disparaît. Les mots qu'elle a dits si souvent, qu'elle vient de murmurer machinalement, prennent dans sa pensée une nouvelle vie et une nouvelle signification. Elle se rend compte que le Sauveur la regarde d'un air de reproche. Elle ne s'étonnerait pas s'il hochait tristement sa tête de pierre, si la bouche douloureuse soupirait :

— Chère Line, que vas-tu faire ?

Elle sent que tout cela va amener du malheur, que maux et tourments en naîtront. La voilà pleine de crainte et d'angoisse, car elle se sent coupable. Elle a grandement péché pendant la procession et à la messe... Oh ! Elle implorera son pardon, elle se réconciliera avec Dieu, puis, elle priera encore, elle priera beaucoup, pour que tout rede-vienne bon. Puis, elle épousera Jan et elle sera toujours, toujours heureuse.

Quand Line entre chez elle, de douces pensées l'enveloppent de nouveau d'un mirage velouté.

### III.

Un dur combat s'est livré dans le cœur de Line. Elle s'est confessée. Elle déplore que le début de son amour pour Jan l'ait induite en péchés, mais elle sent bien que tout est pardonné maintenant et qu'elle gardera intacte et pure sa fidélité au Seigneur. Elle a demandé l'avis d'un bon prêtre, docilement écouté ses exhortations et suivi ses conseils.

Elle a bien du chagrin quand le curé lui dit qu'elle ne pourra plus participer à la procession, si elle épouse Jan. Quand elle ouvre sa vieille armoire en chêne, elle n'ose plus regarder le coin où pend, préservée par un grand drap, sa robe de fille vierge. C'est dur d'abandonner tout cela... Mais chaque année, elle suivra pourtant la procession, avec le troupeau de fidèles, qui se presse et prie derrière le baldaquin du prêtre.

Chaque soir, avant de se coucher, elle s'agenouille devant son lit et supplie le Saint-Esprit de l'éclairer. Elle s'interroge pour savoir si, vraiment, elle aime Jan, et si cet amour lui sera salutaire.

Elle se sent enfin paisiblement heureuse et comprend que le bonheur lui est permis, qu'elle aussi va enfin être heureuse, plus qu'heureuse... Elle ne permet pourtant pas à cette pensée de l'envahir, et elle se retient, car il lui vient une singulière sensation de crainte, d'inexprimable crainte, que ce soit impossible d'atteindre jamais à ce bonheur... Elle n'ose espérer que ce beau rêve devienne une réalité, qu'elle puisse tenir véritablement cette joie dans ses deux mains, la tâter, la sentir, s'en abreuver, s'y baigner, dans une sainte ivresse.

Jan vient chaque jour comme avant. Soit pour une commission, soit pour allumer sa pipe, soit, simplement, pour dire bonjour.

Line garde ses merveilleuses pensées au plus secret de son cœur. Jan ne demande rien, ne parle de rien. Il attend patiemment. Les monotones habitudes reprennent : la den-

telle, l'église, les parlottes entre voisines, un signe de tête aux vieilles qui épient la rue derrière leurs rideaux.

Enfin, Line se décide. Elle dira *oui*, et elle épousera Jan. Elle lui parlera demain. Elle réfléchit aux mots qu'elle dira, à la manière dont elle débutera. Puis, elle l'annoncera tout de suite à Bella. Cette bonne vieille ne se doutait même pas des choses extraordinaires qui arrivaient à côté d'elle ! Line lui raconterait tout. Bella grognerait bien un peu, mais avec de l'adresse, on lui ferait bien tout admettre. Quand le Béguinage l'apprendra, les langues marcheront ferme ! Les vieilles bigottes vont s'en donner avec tout la jalousie cachée dans leur cœur.

Il faut une bonne petite femme à ce brave homme de Jan ! Depuis trois jours déjà, il se plaint de sa santé. Le matin, en se levant, il lui vient des vertiges. Il doit se retenir à une chaise pour ne pas tomber. Line va soigner et dorloter ce bon petit vieux, s'il devient malade. Vous imaginez-vous un homme comme celui-là seul, et personne, mais personne pour le soigner ? Elle aidera vaillamment Jan, raccommoiera ses vêtements, lavera son linge, préparera sa nourriture !... Dieu, quelle belle vie ce sera !

Le lendemain matin, en déjeûnant, elle se souvient tout à coup, qu'elle a fait la nuit un beau rêve, qui s'est terminé étrangement.

Il lui semble voir encore une jolie maison ensoleillée, aux environs de la ville... Devant, trois tilleuls, et derrière, un grand jardin, puis, de larges champs. Elle y habitait avec Jan, et ils étaient mariés. Elle n'y a pas vu son Jan lui-même, mais il y était. Il était partout en esprit. Son haleine se balançait dans l'air de la cuisine et des chambres et soufflait dans le jardin et autour de la maison... Et là, près d'une table où Line repassait en appuyant le fer brûlant et lisse sur du linge blanc, là, près de la table, se trouvait une haute chaise, et dans cette chaise, un petit enfant ! Oh ! le charmant visage d'enfant ! Des yeux brillants, une auréole de boucles blondes... Et ce petit enfant était le sien, et ces chères petites mains qui tambourinaient avec une cuillère

sur une assiette d'étain, et ces tendres petits bras dodus, c'était à elle et à Jan !

Ah ! c'était merveilleusement beau ! Mais comment donc était survenue la fin brutale de ce rêve doux comme le paradis ? Elle ne peut s'en souvenir... Le cher petit être bouclé était tombé de sa haute chaise et Line, en sentant la tête de l'enfant heurter violemment le dur dallage, se réveille en poussant un grand cri ! Elle ressent encore le saisissement, et la terrible douleur de ses entrailles, au moment où ce petit enfant s'est abattu sur le sol.

Bien sûr, ce n'est qu'un rêve, mais la pensée de Line reste attachée à cette maisonnette où, bien qu'elle n'y ait pas aperçu Jan, elle habitait avec son petit enfant, avec le cher petit enfant de son Jan.

Midi sonne, Jan n'est pas encore venu, pourtant, il avait bien promis hier, sa visite dans la matinée.

Line s'impatiente, et un sentiment étrange la pousse soudain hors de sa maison, vers l'église, près de laquelle Jan habite. Elle veut lui dire *oui* avant le repas encore, et la voilà qui suit la rue tranquille.

Au tournant, elle tombe sur un groupe de vieilles qui bavardent ferme. Têtes contre têtes, elles se récrient de pitié, dans un plaintif chuchotement et des « Ah ! mon Dieu ! mon doux Seigneur ! »

Quand elles voient Line, elles se taisent soudain, et la regardent curieusement. Fientje de la Sainte Barbara lui demande si elle sait déjà la terrible nouvelle ? Line ne répond rien, mais en voyant tous ces regards étonnés posés sur elle, elle se sent un frisson dans le dos, et sait qu'elle va apprendre une vilaine chose, et qu'un malheur va la frapper. Saisie d'angoisse, elle retient son haleine et apprend tout.

— Ah ! Seigneur ! Quelle affaire ! Faut-il que de pareilles choses arrivent !

Et les vieilles se mettent à parler toutes à la fois. Leurs paroles s'abattent sur l'âme de Line, bousculent, déchirent et dévastent son merveilleux bonheur, lui arrachant le cœur

par lambeaux... Sa douleur est muette. Elle écoute tout comme si cela ne la concernait point.

— On avait trouvé Jan de Saint Rumoldus, ce matin... Rosa de Sainte Anna, sa voisine, avait entendu la nuit un coup sourd et un bruit de chute... c'était Jan ! Le forgeron avait forcé la porte. Le vieil homme était là, mort, près du lit... Une attaque, mort sur le coup. Sans doute avait-il tenté encore de se lever ! Ses trois neveux de Hollande étaient déjà avertis. Ils viendraient, certainement à cause des sous... Pauvre vieux, mourir ainsi, tout seul... et sans l'extrême onction ! Enfin, puisque c'était un si brave homme.

Line rentra chez elle en se traînant, comme une vieille, vieille femme ivre, flageolant sur ses jambes, et avec un bourdonnement affolé dans la tête.

Plus tard elle ne parvint pas à se rappeler comment elle regagna sa maison, se mit au lit, ni ce qui arriva. Bella croyait que la chaleur de ce long et brûlant jour d'été lui montait à la tête et lui travaillait le corps. Elle dit à Line de se soigner, d'être bien prudente...

Oh ! les tristes journées, mortellement silencieuses, dans ce morne Béguinage ! Matin et soir, la cloche sonne pour le défunt, et perce de douleur le cœur de Line. Jan est mort... Jan est mort !...

Oui. Jan est mort, et plus jamais, jamais, Line ne pourra lui dire tout ce qu'elle avait l'intention de faire pour lui : qu'elle voulait devenir sa femme, et qu'elle l'aimait tant !

Tout est consommé, Line restera seule, pour toujours, seule, et son cœur, qui ne demande qu'à se dévouer, est plein de tristesse et de douleur.

Plus jamais elle ne verra Jan. Plus jamais elle ne l'entendra. Jamais ils n'habiteront ensemble une belle petite maison comme dans ce rêve, où son enfant, sur une haute chaise... O Dieu ! cet enfant qui tombait, ce choc affreux... Quel étrange secret pèse donc sur son existence ? Pourquoi le bonheur la fuit-il chaque fois qu'elle croit l'atteindre ? Pourquoi present-elle toujours tout ce qui va la blesser ?

Pourquoi faut-il que, de nouveau, elle subisse une telle angoisse au moment où elle rêvait d'un bonheur qui lui était arraché avant de le connaître ? Jamais... plus jamais, elle ne verra Jan !

Elle pourrait y aller, le soir, avec d'autres bonnes femmes du voisinage, et prier près du corps. Elle n'y va pas. C'est une chose impossible... Elle sait bien que Jan est là, couché sur son lit, le visage blanc et froid, les yeux creux, et les mains croisées sur le chapelet, dépassant un peu le drap, et, — personne ne le lui avait dit — mais elle devinait aussi ce livre de prière coincé sous le menton, pour empêcher la bouche de s'ouvrir...

On a placé au milieu de l'église le brancard de bois noir sur lequel on déposera Jan, tantôt, pendant le service. Tout autour, se dressent quatre longs cierges blancs que l'enfant de chœur allume déjà. Par-ci, par-là, une vieille, sur sa chaise, marmotte et toussotte. Les portes s'ouvrent... Puis, deux frères cellites maigres apportent le corps, avec des gestes d'automates. Ils placent le cercueil peint en brun sur le brancard et le recouvrent soigneusement du grand drap mortuaire orné d'une croix jaune.

L'orgue se met à ronfler au jubé, et les voix limpides des petites béguines s'y joignent. Line comprend aujourd'hui cette musique, elle sait que ce chant d'argent réveille l'âme de Jan, qu'elle monte dans l'église, monte de plus en plus haut ! Enfin des larmes, détachées du ciel, viennent soulager son cœur blessé. La douleur cruellement muette a été longue...

Quand les derniers chants s'élèvent, le prêtre, devant le corps, s'écrie :

— Pater Noster !

Cet appel résonne, glacial, sous les voûtes, et un silence mortel s'établit. Line perçoit l'odeur de l'encens et comprend que le prêtre tourne autour du corps, agite l'encensoir sur la dépouille de Jan et asperge le cercueil avec de l'eau bénite.

— Et ne nos inducas in tentationem...

Quels tristes sons. Tout est terminé. Les frères cellites rejettent le drap mortuaire et ils emportent Jan. Line sait tout cela. Elle ne lève pas les yeux. Elle entend glisser des chaises, puis des pas traînants s'éloignent sur le dallage bleu.

Un calme horrible, un froid glacial s'emparent de l'église. On dirait que tout à coup le jour s'est éteint. Pour Line tout s'obscurcit. Elle se sent errer dans un couloir sans lumière, qui se creuse autour d'elle, et devient de plus en plus haut et large. Puis, elle choit dans un abîme noir, terrible et froid, sans clarté et sans bruit. Là, Line erre, solitaire, pendant des jours ou des années... Elle ne sait, les bras étendus, ne voyant plus rien, ne sentant plus rien, elle est comme anéantie... morte...

\*  
\*\*

Quelqu'un lui touchait l'épaule...

— On ferme l'église...

Le chuchotement et le geste du sacristain l'ont retirée des ténèbres, et la rejettent dans le monde affreux. Line sent des larmes inonder ses joues. Elle comprend que Jan est mort, parti, couché sous la terre et que son esprit à elle l'y avait suivi et en revenait, et qu'à l'avenir elle resterait seule. Seule avec sa douleur.

Au seuil de l'église, elle voit la rue immobile, sans une âme... Il lui faut maintenant marcher, agir, vivre... Et Jan était parti, emportant son cœur. O ce calme du Béguinage, ce silence doucement suspendu, qui pénètre toute chose... Et Line se traîne jusque chez elle en se demandant pourquoi tout bonheur lui est interdit, pourquoi tristesse et misère suivent ses pas. Elle longe un mur auquel pend sous un abri de bois, un vieux tableau presque effacé. On y voit Jésus tombé sous la croix, et trois Saintes Femmes l'entourent en pleurant. Line lit sous l'image de ce Christ tombant :

Tu portes, mon doux Seigneur,  
Ce que nous devrions porter ;  
Tu portes sur toi notre péché,  
A nous de l'expier.  
Veuille, o doux Seigneur,  
Que, pour nos péchés,  
Nous acceptions avec patience  
Nos maux petits et grands.

Et Line se met à pleurer à lourds sanglots. Une voix lui dit qu'elle expie le grand péché qu'elle a commis, le péché d'avoir mêlé les choses d'ici-bas aux choses de la Sainteté.

C'est cruel ! Oh ! c'est bien cruel... Mais elle courbe la tête, et se soumet à cette puissance qui gouverne tout, qui dirige tout pour le plus grand bien de chacun...

Elle acceptera l'affreuse épreuve avec soumission... Elle verra son beau rêve, son bonheur entrevu, disparaître pour toujours.

Peu à peu, la paix, qui enveloppe les jolies maisonnettes et les murs blancs, imprègne son cœur.

Jan est mort... Elle ne le reverra jamais. Mais personne ne saura qu'elle l'a tant et tant aimé, qu'elle a eu un moment de bonheur qu'elle a durement expié.

Line rentre chez elle.

L'école maternelle est finie, de petits sabots claquent sur les pavés, des galopins bruyants se ruent vers la porte du Béguinage.

Puis, le calme et le silence se rétablissent. Tout le Béguinage est là, abrité de murs, paisible, tranquille.

---

A stylized illustration of two children riding a carousel horse. The child on the left is a boy with blonde hair and freckles, wearing a red textured sweater and red shorts, with his arms raised. The child on the right is a girl with blonde hair and freckles, wearing a blue and white checkered dress, also with her arms raised. They are riding a yellow carousel horse with a decorative patterned band around its neck. The background features a yellow canopy with a scalloped edge and several large, dark blue balloons. The entire scene is rendered in a high-contrast, graphic style with a limited color palette of red, blue, yellow, and black.

L.OPDEBEEK  
EDITEUR  
ANVERS

DE **RAYONS**  
**SOLEIL**  
PAR FR. VERSCHOREN

**Fr. Verschoren**



# **Rayons de Soleil**

Traduction de

**Marie Gevers**

Dessins de

**Pierre Colfs**



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS  
1934

## TABLE DES MATIERES

---

	<b>Pages</b>
Le Cerf-Volant . . . . .	5
Le P'tit Frisé à la Foire . . . . .	19
Un Chançard . . . . .	35
Le Petit Frère . . . . .	47
L'Oncle Frans . . . . .	53
Au Béguinage . . . . .	73

---